Ami du Clergé du 20 décembre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de l'Epiphanie. — (Plan) : Le Christ s'est montré à nous... », 377.
Lectures sur l'Eucharistie. — « La Communion des cœurs dans la Fraction du pain » : XI. Le sacrifice unique et identique (suite), 378.
Les Sacrements. — Le sacrement de Pénitence : III. Structure du sacrement de Pénitence, 383.
En lisant. — Le chrétien et l'honnête homme, 384.

FETE DE L'EPIPHANIE

(Plan)

« LE CHRIST S'EST MONTRÉ A NOUS... »

Aujourd'hui, Jésus apparaît au monde, dans toute sa lumière. La liturgie insiste sur cette apparition présente : « Lui qui est engendré avant la lumière et avant les siècles, notre Sauveur aujourd'hui est apparu au monde » ; ...« aujourd'hui l'étoile conduit les Mages à la Crèche ; aujourd'hui le Christ est baptisé... ; aujourd'hui, à Cana, l'eau est changée en vin » ; « aujourd'hui l'Eglise s'unit à son céleste époux et... les invités sont dans la joie... » Ainsi, cette fête n'est pas qu'un souvenir. Pour l'Eglise, pour les âmes, les mystères du Christ sont toujours une réalité présente : « le Christ ressuscité ne meurt plus ». *Jesus Christus* HERI *et* HODIE...

Comment se réalise ce mystère ? — Quelles sont les réactions des hommes ? — Quel est le devoir des croyants ?

I. — *Le mystère se réalise dans l'Eglise*

a) « Nous voulons le Christ partout ! » *Géographiquement* son Evangile est prêché sur toute la terre ; il n'est point de nation où le Christ, vivant dans son Eglise, ne soit présent. Partout il est annoncé. « Au levant au couchant, mon Nom est grand ;... en tout lieu on offre un sacrifice pur » (Mal., I, 11) ; sur toute la terre la messe est offerte. Quel contraste avec l'antiquité païenne ! En toute nation, plus ou moins intensément, le Christ est connu, aimé, et des âmes par lui se donnent à Dieu.

b) Au-dessus de toute doctrine resplendit *l'enseignement du Christ.*

Il est facile de le souligner : l'origine de l'homme, sa destinée surnaturelle, sa dignité, — le sens de Dieu et le service réel, complet du Christ. En dehors de la foi catholique cela disparaît.

De même les principes fondamentaux de la morale : respect de la dignité humaine : « Tu ne tueras point... », de la sainteté du mariage, de la pureté, — respect de la justice et de la charité dans l'ordre personnel ou social, — fraternité humaine par delà les races ou les conditions. (Rappel des Encycliques, des messages et Discours récents de Pie XII). Là où l'enseignement du Christ est rejeté, combattu, « les ténèbres s'appesantissent sur la terre » (cf. *Summi Pontificatus).*

c) Le Christ est présent dans le *prestige de la Papauté.* Pourquoi ce rayonnement sinon parce que le Pape est « le doux Christ en terre », que ses paroles sont celles d'un « témoin fidèle » du Christ ? (Rappel de l'Année Sainte : « *In omnem terram exivit sonus eorum...* »).

d) Dans la splendeur *des saints et des martyrs.* Dans toutes les conditions : Ste Jeanne de France, Maria Goretti ; Pie X et le Curé d'Ars ; des savants : Bienh. Contardo Ferrini; d'humbles femmes : Marie-Dominique Mazarello, Marie-Thérèse Couderc ; dans le cloître et l'obscurité : Thérèse de l'Enf.-Jésus ; dans le rayonnement d'un message : Bernadette.

Dans l'immolation sanglante ou les condamnations infamantes : Chine, ou « rideau de fer », camps de concentration. En tous, l'image du Christ resplendit : « *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem, Jesum* » (Héb., XI, 2).

II. — *Les hommes reçoivent-ils cette lumière ?*

a) Beaucoup *la refusent.* — Pays de percutions, triomphe des « sans-dieu ». Non seulement Dieu est combattu, mais il est rejeté, nié ; règne du matérialisme ; effort pour arracher Dieu des âmes, pour les fermer à tout au-delà surnaturel.

« Apostasie de la classe ouvrière » et de beaucoup d'autres baptisés. Imprégnation d'un « laïcisme » païen ; paganisation des rites chrétiens : Noël = réveillon, Toussaint = souvenir des morts... Ajouter le milliard de païens non encore touchés par l'Evangile. « Le Christ, quand il reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?... » (Luc, XVIII, 8).

b) Pour d'autres, l'*étoile est lointaine.* Hérétiques qui rejettent une partie de l'enseignement : v. g. culte de la Ste Vierge ; qui ne perçoivent plus les règles de la morale : v. g. réactions en face du récent discours du Pape sur la vie conjugale. — Baptisés qui vivent en païens ; — ou qui font une part pour la pratique cultuelle, et organisent la vie professionnelle ou personnelle sans Dieu ; — vie sans sacrements, sans prière sérieuse, etc.

c) Ceux qui marchent *à l'étoile.* Les uns, fidèlement, héroïquement : « Je te suivrai *partout* où tu iras » (Mt., VIII, 19) ; — les autres..., avec bien des hésitations, des retards ; le regard souvent tourné vers la terre et ses biens, mais sans abandon, toutefois.

III. — *Devoir des fidèles*

Imiter les Mages : *vidimus... venimus.* Marcher à l'étoile : sans tarder, sans faiblir. *Lever la tête* vers le ciel ; les païens déjà l'avaient dit : « *...cœlumque tueri jussit* ». Puis poser les principes nécessaires :

a) *Ad quid venisti ?* Tout est fonction de notre destinée ; garder la Foi, prier, servir Dieu ; orienter tout vers lui. Jeunesse instruite, ardemment, « effrontément chrétienne ».

b) *Beati pacifici.* Devoir de douceur, humilité ; devoir de charité et de justice : « La paix est la tranquillité de *l'ordre* » ; devoir personnel, ou devoir civique.

c) *Beati mundo corde.* Estimer, glorifier la pureté ; elle est la condition d'un cœur droit,

d'un esprit loyal : « *Stella ista coruscat* ». Le monde ne la comprend pas ; il glorifie les « stars » et cultive l'impudeur. Réagir ; jeunesse chaste ; mariage pur : sainteté du sacrement.

d) *Beati qui lugent.* Ne pas douter, ni reculer devant la Croix ; « celui qui veut me suivre, qu'il se renonce, etc... ». Croire à sa fécondité surnaturelle. Se fier à Dieu : « C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »

Offrir à Dieu des présents. Ils sont faits des vertus indiquées ci-dessus : l'or de la foi, « *nihil in comparatione illius* » (Sap., VII, 8) ; — la myrrhe du sacrifice et de la croix :(la « rose effeuillée » de Ste Thérèse); — l'encens de l'amour : vie donnée *tout entière,* dans toute condition humaine : « *Suscipe... universam meam libertatem* ».

* *

Quel sera le résultat ? L'apparition constante de l'étoile, la sécurité de la route, pour aboutir à Jésus et à Marie. Les Mages les ont trouvés ensemble ; de même dans notre vie. Marie était à Bethléem, à Cana. Elle sera à la Croix ; mais elle est la vierge glorieuse de l'Assomption : « Tout ce qu'Il vous dira, faites-le... ». Vierge *fidèle,* priez pour nous, donnez, montrez Jésus au monde.

LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

XI

LE SACRIFICE UNIQUE ET IDENTIQUE

(fin)

Les autres éléments que nous avons relevés plus haut dans le banquet pascal se retrouvent, dans le sacrifice chrétien, à un degré bien plus élevé. Chaque participant ne bénéficie du banquet que selon l'esprit qu'il y apporte. Il doit, lui aussi, en esprit, se placer au Cénacle parmi les apôtres et les disciples et au pied de la Croix, mais pour lui ce n'est pas là une simple réminiscence du passé, car il a la certitude que le sacrifice est offert pour lui et qu'il est pour lui efficace, lorsqu'il s'inscrit dans le sacrifice du Christ par sa participation au sacrifice de la Messe.

Du lien qui, par la communion au corps sacrifié du Christ, s'établit entre tous les communiants, il a déjà été parlé plus haut.

D'après les figures que Malachie et le repas pascal nous ont fournies, les idées d'unification, dans le sacrifice chrétien, se trouvent réalisées de façon multiple, nouvelle et plus élevée, et cela de la manière suivante :

Le Christ a offert, sur la Croix, un sacrifice unique. L'unité de ce sacrifice est commémorée dans la multiplicité des sacrifices de la Messe ; elle est représentée et appliquée. C'est le Fils de Dieu en personne qui offre ce sacrifice et tout le sacrifice chrétien et tout ce qu'il est, et tout ce qu'il fait pour la réalisation de l'unité, doit être ramené à l'action divine. Ce sacrifice exige un sentiment sacrificiel intérieur, comme condition de salut. Ce sacrifice fonde la nouvelle communauté sacrificielle. Ce sacrifice est universel, et il embrasse tous les peuples et tous les temps. Il donne à la communauté sacrificielle chrétienne un nouveau centre local qui est l'autel chrétien.

* *

III. — Nous avons, dans le sacrifice chrétiens, plusieurs *unions,* qui constituent une explication plus complète de l'unité de ce sacrifice.

D'après S. Augustin et S. Albert le Grand, qui ont décrit avec la plus profonde pénétration la communauté eucharistique, ces unions se répartissent en quatre groupes :

Commençons par S. Augustin, qui, dans son Traité de la Trinité (IV, 4), pose ces quatre questions : à qui, par qui, avec quoi et pour qui le sacrifice est-il offert ? Puis, il expose que c'est le même Médiateur qui, par son sacrifice expiatoire, demeure *un* avec Celui à qui le sacrifice est offert, s'unit avec ceux pour qui il est offert, et qu'il est lui-même à la fois Prêtre et Victime.

Dans le même sens, Albert le Grand [3] découvre quatre unions admirables que nous combinons avec les quatre questions de S. Augustin, de la manière que voici :

A qui ? (est offert le sacrifice). — 1. — Union du Fils avec le Père à qui l'on offre.

Par qui ?... — 2. — Union avec l'unique Médiateur qui offre.

Avec quoi ?... — 3. — Union avec la Victime offerte.

Pour qui ?... — 4. — Union avec ceux pour qui il est offert.

D'après Augustin et Albert-le-Grand, nous avons donc, dans le sacrifice 1. — une Union dans la Trinité ; — 2. — une Union entre Dieu et l'homme ; — 3. — une Union de l'homme avec la Victime offerte ; — 4. — une Union des participants au sacrifice entre eux.

Albert le Grand pousse plus loin encore : 1. — Du moment que le Christ, selon S. Jean, X, 30, ne fait qu'un avec son père, le Père ne peut pas se refuser lorsque le Christ offre son sacrifice ; — 2. — Nous sommes également appelés dans cette unité, pour que nous puissions retourner à Celui dont nous sommes issus. Le Père ne regarde pas nos mains, mais celles du Christ, Pontife du sacrifice. Lorsque nous sacrifions, c'est le Christ qui sacrifie en nous et quiconque sacrifie le fait par l'intermédiaire du sacerdoce du Christ ; — 3. — Notre unité avec la Victime consiste en ce que nous n'offrons pas un grand nombre de victimes, mais une seule, selon Isaïe, I, 11 : « A quoi me sert la multitude de vos sacrifices ? » et selon Hébr., X, 12 : « Il n'a eu à offrir qu'un seul sacrifice pour le péché ; — 4. — L'union avec les fidèles, pour qui le sacrifice est offert, n'est pas seulement réalisée

[3] *Opera omnia,* éd. Borgnet, XXIV, 287 et s., et XXXVIII, 347.

en vertu de l'unité de notre nature, mais aussi par la participation au même Esprit vivifiant, par lequel il nous introduit dans son unité *(in spiritus vivificantis societate... nos spiritu suo vivificavit et nos omnes sibi in eodem Spiritu univit)*. Nous trouvons ces profondes pensées sur la théologie du sacrifice de nouveau dans l'œuvre de la vieillesse d'Albert le Grand sur l'Eucharistie, qui représente le fruit le plus mûr de ses spéculations. Dans le cadre des explications médiévales de la Messe, il y nomme la Messe un *Envoi,* par lequel nous sommes *envoyés* au Père dans les cieux. Ce n'est pas le Fils qui doit être envoyé vers Lui, car il est toujours auprès de Lui (première Union), mais c'est bien nous qui sommes offerts et envoyés à Dieu, dans l'Hostie (Deuxième et Troisième Union). Et c'est pour cela qu'il est dit *Ite, Missa est,* ce qui peut se traduire : l'Hostie et nous-mêmes sommes envoyés au Père, allez donc et progressez dans les vertus, car vous êtes incorporés à l'Hostie *(nos in ipsa hostia Deo oblati mittimur,... Hostia et nos in hostia Patri missa est, ite profectu virtutum tanquam Hostiæ incorporati...)*. La communauté eucharistique est une idée favorite de S. Albert le Grand. Il a écrit sur ce thème trop rarement développé avec la plus grande chaleur et il a utilisé en ce sens le concept d'incorporation. Ce concept ne s'applique pas à la première des unions indiquées plus haut, mais Albert l'emploie pour la seconde et la troisième, car nous sommes incorporés à notre Médiateur, au Christ, Pontife du sacrifice, comme les membres du corps à la tête, et nous sommes également incorporés à la Victime par le Christ sacrificateur et par notre participation à Lui, dans la communion et dans notre acte sacrificiel.

L'*incorporation* prend précisément dans la théologie de l'unité sacrificielle eucharistique une place éminente. A l'union d'incorporation en effet se rattache l'idée de *substitution,* car le Christ qui nous porte en lui-même dans son sacrifice, *prend notre place* devant le Père. Le Christ est notre représentant devant Dieu le Père. L'incorporation est une sorte particulière de l'union corporelle-spirituelle, tandis que la substitution est une union plutôt juridique et morale. En prolongeant les idées d'Augustin et d'Albert le Grand, nous nous appliquons en premier lieu à l'incorporation.

a) *Incorporation.* — Le terme latin *incorporare* signifie que quelque chose se trouve réuni en un *corpus,* c'est-à-dire en un tout, en une société. Tout le monde sait que le mot *soma* en grec, comme le mot *corpus* en latin, n'est pas toujours à interpréter matériellement. Il peut également s'appliquer aux choses et aux essences spirituelles. Il est depuis longtemps d'usage de parler d'incorporation même pour des biens ou des droits spirituels.

Dans l'unité sacrificielle eucharistique, nous avons le sens originel et le sens dérivé, à savoir le sens corporel dans la communion qui nous incorpore au corps du Christ immolé, et le sens dérivé dans l'acte sacrificiel, en tant que le Christ nous fait entrer dans son sacrifice même.

Comme l'Esprit - Saint est, par appropriation, considéré comme le principe actif de la Sainte Trinité au dehors, et comme c'est lui qui, en tant que tel, accomplit le sacrifice des autels, cette incorporation doit également être attribuée au Saint-Esprit. C'est ce que nous ferons en citant les paroles de Scheeben (p. 488 et suiv.), qui rapporte au Saint-Esprit les unions indiquées ci-dessus par nous. Selon Scheeben, le Saint-Esprit est l'amour personnifié. C'est lui qui réalise le sacrement de l'Amour et qui *rassemble tous les baptisés, par ce sacrement sacrificiel,* d'une manière réelle et spirituelle. Le Christ *porte,* dans l'Esprit-Saint, les fidèles qui lui sont *incorporés* devant la Face de son Père. Le Père voit donc, dans ces membres de son Fils, les traits de ce Fils aimé et il les embrasse avec lui dans son amour [4].

Lorsque nous contemplons la victime du sacrifice, cela veut dire que le Christ l'a offerte déjà sur sa croix, dans son corps toujours revêtu de la faiblesse humaine et non encore glorifié par le Saint-Esprit. Après la résurrection, le sacrifice est devenu d'autant plus spirituel, qu'il est offert dans la lumière et la flamme glorieuse, inaltérable du Saint-Esprit enveloppant et illuminant le Corps du Christ. Ce Corps établi dans la glorieuse immortalité et rendu présent, dans l'Esprit-Saint, au sacrement sacrificiel eucharistique, est par conséquent une victime spiritualisée, qui est offerte au Père en un sacrifice spirituel (Scheeben, *ibid.*, p. 489 et suiv.).

Par le fait même que le Christ englobe les participants à son sacrifice en son sacrifice spirituel, ils deviennent une *vaste communauté sacrificielle* portée par l'Esprit - Saint. Le Saint-Esprit réalise, *entre les individus* qui veulent offrir le sacrifice, une société et il les fond ensemble en un grand sacrifice (Scheeben, *ibid.*, p. 488). L'acte sacrificiel par lequel, à l'offertoire, nous présentons les dons du pain et du vin, ne sont qu'une offrande humaine. De même que le pain et le vin ne deviennent un Corps et un Sang offerts en sacrifice qu'à la consécration, de même notre acte sacrificiel ne s'identifie qu'à la consécration au sacrifice du Christ et tous les actes individuels d'offrande des chrétiens sont incorporés au sacrifice du Christ. Les nombreux actes individuels sont élevés au sacrifice unique du Christ et englobés ainsi dans une divine unité. Le Dieu-Homme, notre Pontife suprême, groupe tous les sacrifices individuels et leur confère la valeur infinie de son sacrifice en sorte que le flot des mérites rédempteurs coule en eux.

S. Augustin a écrit, dans sa *Cité de Dieu* (x, 6) : « Toute la communauté rachetée, c'est-à-dire l'union et société des saints est pré-

[4] Le baptême réalise une incorporation en vue de l'Eucharistie, dit S. Thomas, III[a], q. 73, art.3.

sentée, en un seul sacrifice comprenant tout, par le Pontife souverain, qui de son côté s'est offert pour nous, en la forme d'esclave, dans sa Passion, pour que nous devenions le corps d'un Chef si sublime... Tel est le sacrifice des chrétiens : qui, tous, ne forment qu'un corps dans le Christ ». L'Eglise célèbre également ce sacrifice par le sacrement bien connu des fidèles, le sacrement de l'Autel. Dans ce sacrifice, « il est réalisé sous leurs yeux que l'Eglise elle-même est *offerte en Celui qui y est offert* » [5].

Si notre sacrifice est incorporé au sacrifice de la Croix du Christ et si nous recevons, en outre, dans la communion le corps du Seigneur, alors le but du sacrifice, qui est de réaliser une communauté divine, reçoit son accomplissement et sa confirmation. La communion est toujours l'union avec le Christ sacrifié *(Christus passus)*. Le caractère sacrificiel demeure, même après que l'action liturgique sacrificielle a pris fin. Partout où le Christ demeure, que ce soit pendant la célébration du sacrifice de la Messe ou après, dans la présence réelle au tabernacle, il garde toujours la consécration du sacrifice offert au Calvaire. L'art chrétien, en particulier, dans le style baroque, a donc avec raison placé sur l'autel, dont le baroque a de nouveau, sous une forme rajeunie, fait le centre dominant de l'enceinte de l'église, l'image de l'*Agneau de Dieu*. Par exemple, pour ne citer qu'un cas, à l'autel majeur de la cathédrale de Freising. S. Jean, en effet, dans son Apocalypse, voyait de même l'Agneau comme sacrifié dans l'état de victime offerte à Dieu.

* *

Nous devons dire ici un mot des rapports, sommairement indiqués dans les paroles citées plus haut de S. Augustin, du *Corps mystique* du Christ avec le sacrifice et la communion. Scheeben (p. 466-469) a sur ce point de nouveau des pensées profondes : de même que le Christ offre en sa personne un sacrifice infiniment parfait, ainsi il entend offrir également, en lui-même, *son Corps mystique tout entier*. Le Christ ne doit pas, en effet, seulement survivre comme chef dans ses membres par la vie de la grâce, il doit de plus *continuer en eux son divin sacrifice*. C'est pourquoi il devait être présent réellement et substantiellement dans ses membres. Si le Christ n'était pas présent, dans l'Eucharistie, vraiment et réellement, et s'il n'y était pas en tant que victime sacrifiée, nous ne pourrions nous unir à son sacrifice que par sentiment et spirituellement. Mais comme nous sommes *incorporés*, par la manducation du Corps et du Sang, *au Christ, Agneau du sacrifice*, nous ne faisons plus qu'*un* sacrifice avec lui et nous participons à la glorification infinie que le sacrifice du Fils apporte au Père. Il y a donc une étroite liaison entre trois mystères, l'Eucharistie, l'Incarnation et la Trinité. Ces trois mystères sont des manifestations substantielles de l'Amour divin. Dans la Trinité, l'Amour déverse la substance divine dans le Fils. Dans l'Incarnation, le Fils la communique à la nature humaine, et par là même à toute l'espèce humaine. Enfin, dans l'Eucharistie, le flot de la vie divine est répandu dans les individus. Par là, l'acte salutaire du Christ atteint son but, qui est de glorifier le Père. Mais pour cela il faut que l'homme, par l'Eucharistie, soit uni réellement et substantiellement avec son chef, le Christ. Le chef d'autre part est substantiellement un avec le Verbe éternel. Le Verbe éternel est un avec le Père éternel. Ainsi toute la création concourt, par une chaîne merveilleuse, à l'hymne que le Verbe éternel chante au Père.

Ainsi s'exprime Scheeben.

L'union que nous avons appelée incorporation et dont Scheeben nous parle en termes si magnifiques est, nous ne devons pas l'oublier, une union substantielle et réelle. Et c'est substantiellement le même corps du Christ qui est présenté dans notre sacrifice, sur nos autels, car il n'y a qu'un seul et unique sacrifice. Cette unité du sacrifice avait trouvé une expression visible dans l'antique usage du *fermentum*. Le ferment est le levain qui pénètre toute la masse du pain et qui est mélangé et uni au pain. Et cela est une image du corps immolé du Christ, qui est partagé entre beaucoup, afin d'unir entre eux tous ceux qui le reçoivent.

Selon Eusèbe *(Histoire eccl.*, v, 24, 14), S. Irénée de Lyon savait déjà qu'en signe de société, l'Eucharistie devait être envoyée aux prêtres absents. A Rome, existait la coutume que le pape, aux jours de fête et dimanches, envoyait aux prêtres qui célébraient la liturgie dans les églises des titres, et qui, par conséquent ne pouvaient assister au sacrifice papal, un « *fermentum* » eucharistique, porté par des acolythes, pour qu'ils ne se sentissent pas privés de sa communion, ainsi que l'écrit à Decentius Innocent Ier (402-417). Il est vraisemblable que cette coutume était observée également ailleurs. Elle avait toujours le même sens, qui était de symboliser l'unité sacrificielle. A Rome, la coutume est encore attestée, pour le Jeudi Saint, au VIIIe siècle [6].

Pareillement, on signifiait la même chose dans les *Eulogies*, qui étaient des pains bénits, mais non consacrés ou encore des cadeaux. Elles étaient échangées, en signe d'amitié et de communion, entre les évêques et les prêtres. Dans les anciens textes concernant l'envoi du *fermentum* ou des *Eulogies* il n'est pas toujours clair s'il s'agit de l'Eucharistie ou simplement de pain bénit. Un Synode de Laodicée (entre 341 et 381) défendit que l'Eucharistie fût envoyée, dans d'autres

[5] Souligné par nous.

[6] Chez les Nestoriens existe la foi étrange qu'ils auraient un *fermentum* ininterrompu depuis le temps des apôtres. Chaque année, au Jeudi Saint, il est renouvelé par le mélange d'un fragment de l'ancien ferment dans une hostie nouvelle. W. Vries, *Die Sakr. Theol. bei den Nestorianer*, Rome, 1947.

diocèses, à la façon des Eulogies (Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles,* I, 1006, can. 14). L'usage de partager des Eulogies, sous le nom de pain bénit, subsiste aujourd'hui en différents diocèses, notamment celui d'Orléans, et aussi dans les liturgies orientales.

Dans la Proskomidie de la liturgie grecque, l'unité sacrificielle s'exprime de la façon suivante : le prêtre retranche du pain un morceau et le place sur le disque ou patène, c'est l'Agneau, qui représente le Christ. De quatre autres morceaux il taille des fragments qui représentent Marie, Jean, les Prophètes, les Apôtres, les Saints, et les chrétiens vivants et défunts. Tous les fragments sont disposés autour de l'Agneau et au-dessous de lui. Ils sont ainsi unis à l'Agneau et participent à l'offrande du sacrifice avec lui.

Dans la liturgie catholique romaine, nous avons le baiser de paix et les prières indiquées par nous plus haut, qui expriment le caractère communautaire [7].

b) *Substitution.* — Nous avons trouvé encore, dans l'unité sacrificielle, l'idée de *substitution.* L'Epître aux Hébreux développe, au chap. V, la doctrine de la médiation vicariale du Christ, le Pontife souverain. Il a été pris parmi les hommes et établi pour les hommes pour traiter de leurs intérêts auprès de Dieu, pour offrir des prières et des sacrifices pour leurs péchés.

Un représentant traite *pour les autres,* en leur nom, ses interventions sont valables pour les autres, et l'on peut dire même que dans son action les autres sont inclus (incorporés). Il existe une communauté moralo - juridique entre le représentant et ceux qu'il représente. Ces derniers ne peuvent pas ou ne veulent pas agir par eux-mêmes, soit parce qu'ils ne sont pas en état de le faire, soit parce que les forces ou la dignité ou l'aptitude leur manquent.

Le Christ opère pour nous dans le sacrifice et « il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur » (Hébr., VII, 25), parce que nous n'avons ni les forces, ni la dignité, ni l'aptitude pour offrir à Dieu un sacrifice convenable. En vertu de son union avec le Père, il est l'unique Prêtre digne, et en vertu de l'union de la divinité et de l'humanité dans l'union hypostatique, il offre, en son corps l'unique victime digne de Dieu. Parce que le Christ est la Tête et le Représentant de son Corps mystique, de l'Eglise et réellement de *toute* l'Eglise, il ne peut y avoir aucun sacrifice privé dans la chrétienté, et, comme le précise l'Encycl. *Mediator Dei* (II, 1), il ne peut y avoir aucune messe effectivement privée. Le sacrifice chrétien est un sacrifice offert par le Christ en unité avec toute son Eglise, indépendamment du nombre des fidèles qui y prennent part.

Par le Christ, l'unité totale est réalisée, même lorsque le prêtre humain se trouverait seul, à la messe, à l'autel. C'est une doctrine commune de l'Eglise, depuis S. Augustin, que toute l'Eglise célèbre le sacrifice avec le Christ. Cela est applicable à tout le service divin, qui est célébré dans l'Eglise. S. Pierre Damien fut interrogé par un ermite qui lui demanda si la formule *Dominus vobiscum* avait un sens, quand il récitait son bréviaire tout seul. Pierre Damien répondit à cette question dans un petit livre intitulé : *Liber, qui dicitur Dominus vobiscum* [8]. Il y dit que le Bréviaire et le sacrifice sont offerts à Dieu au nom de toute l'Eglise et en communion avec elle. Ce qui est opéré par chaque fidèle particulier dans le service divin, est fait par tous les fidèles, hommes et femmes, même lorsque le service est accompli par un seul prêtre. L'Encycl. *Mediator Dei* (II, 1) cite à ce propos Innocent III et Robert Bellarmin. Et c'est un trait commun à toutes les explications de la messe que c'est toute l'Eglise, tous les fidèles pris ensemble qui l'offrent avec le Christ.

Mediator Dei (II, l. c.) délimite exactement le sens des mots « offrande du sacrifice ». « L'offrande non sanglante, par laquelle, au moyen des paroles de la consécration, le Christ devient présent sur l'autel, en l'état de sacrifice, est l'œuvre du *prêtre* seul, en tant qu'il *représente la personne du Christ,* et non en tant qu'il représente la personne des fidèles... « Le servant de messe représente la personne du Christ en tant qu'il est la Tête qui offre le sacrifice au nom de tous les fidèles, en sorte que l'on peut dire en toute vérité que toute l'Eglise, par le Christ, accomplit l'offrande de la victime sacrificielle ». Le prêtre exerce donc lui aussi une représentation, puisqu'il remplace *le Christ.* Mais puisque le Christ est la Tête de tous les membres, il représente aussi, par le Christ, tous les fidèles. Nous rencontrons de nouveau ici la préséance indiquée plus haut et la primauté de Dieu, c'est-à-dire du Fils de Dieu, qui éclate précisément dans le sacrifice. La communauté, les unions, l'incorporation, la substitution ne peuvent se réaliser que par et dans le Christ. Toute l'unité sacrificielle repose sur lui seul en adhésion à lui seul et en subordination à lui seul.

Le sacrifice du Christ réalise et garantit l'unité de la Nouvelle Alliance, qui réunit les hommes à Dieu et les hommes entre eux [9].

L'unité est *hiérarchique,* en un double sens, d'abord parce que la Tête suréminente, qui est le Christ, se trouve au sommet, et en second lieu, parce que le sacrifice, au lieu et place du Christ, est célébré par la hiérarchie ecclésiastique. De là, cette monition de *S. Ignace d'Antioche* aux Philadelphiens (I, 4) : « Faites en sorte de ne célébrer qu'une Eucharistie, car il n'y a qu'*une seule Chair* de Notre-Seigneur Jésus-Christ et seulement

[7] En Pologne, la veille de Noël, des *oblats* (oblatki) sont rompus dans les familles et offerts par le père de famille aux membres de la maison, en signe de communion.

[8] Migne, *Patr. lat.,* CXLV, 237.

[9] Lebreton, dans préface à Mersch : « C'est la victime d'Alliance, celle qui les unit à Dieu et entre eux. »

un calice pour l'union dans son Sang, un *seul Autel,* comme il n'y a qu'*un évêque* en union avec le presbyterium et les diacres... » Les paroles d'Ignace sont un vigoureux appel pour maintenir l'unité dans l'adhésion à la hiérarchie. Quiconque se sépare, n'opère, quand il sacrifie, qu'un sacrifice sacrilège. Telle est l'explication des théologiens du Moyen Age, tel qu'Alger de Liège : « Le sacrifice du schismatique, bien qu'il soit un véritable sacrifice, est comme de l'or, dans la poche du voleur » [10].

Non seulement le sacrifice est offert pour toute l'Eglise, mais sa richesse s'étend à l'univers tout entier : elle est *cosmique.* D'après l'épître aux Colossiens (I, 17-20), le Christ « est au-dessus de toutes choses, et toutes choses subsistent par lui. Il est la Tête du Corps qui est l'Eglise. Il est le Principe, le premier-né d'entre les morts, afin d'avoir la prééminence en tout, car il a plu au Père de faire habiter en lui toute la plénitude et par lui de se réconcilier à lui-même toutes les créatures, en établissant par lui, au moyen du Sang de la Croix, la paix, aussi bien sur la terre que dans les cieux. »

Le sacrifice de la croix a une portée cosmique qui embrasse tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, il est *un universalisme personnel, temporel et territorial.* L'universalisme du sacrifice chrétien fut préparé, dans l'Ancien Testament, par l'universalisme des Prophètes, et annoncé surtout par Malachie. Même la philosophie stoïcienne de l'époque hellénistique offrait des caractères universels. Le Juif hellénistique *Philon* d'Alexandrie, au temps du Christ, rapprochait l'universalisme des uns et des autres, en disant : « Le peuple choisi d'Israël a offert ses prières, ses sacrifices de prémices et ses actions de grâces, pour l'humanité tout entière, en représentation de toute l'humanité et pour le Kosmos tout entier » *(De Spec. leg.,* II, 167).

Et nous terminerons par un mot que Mgr Gaudel *(loc. cit.,* col. 692) emprunte à Thomassin :

« L'unité de l'Eglise ne se laisse pas partager en plusieurs hosties et plusieurs sacrifices. Tous ces fragments d'holocauste, si nous pouvons dire, font partie d'*un seul holocauste*, d'une plénitude universelle. Tant de victimes ne sont que les *membres d'une Victime unique* qui célèbre sur la Croix son Oblation sanglante, et dans l'Eucharistie, son Oblation non sanglante, et qui *s'incorpore* toute oblation, sanglante ou non, de ses membres comme des éléments de sa propre immolation. »

Sur quoi il ajoute :

« Par la médiation de l'Oblation parfaite de l'Homme-Dieu, toute l'économie sacrificielle prend son sens : un sacrifice temporel rayonne dans son efficacité sur le passé comme sur l'avenir. ».

APPENDICE

Le Congrès mondial eucharistique de Budapest, en 1938, avait choisi comme devise : *Vinculum caritatis.*

Le pape actuel, Pie XII, a envoyé, durant la dernière guerre, le radio-message suivant, au Congrès eucharistique national de St-Paul de Minnesota, le 26 juin 1941 :

« Oui, le sacrement de nos autels est la source d'une union qui transcende tous les accidents de l'histoire, tous les traits diversifiants et toutes les particularités qui ont divisé ou dispersé la famille humaine en des groupes différents. Il reconsacre, il élève, il sanctifie cette union que notre communauté de nature et de destinée proclament. Il purifie cet amour que tout cœur humain devrait éprouver pour ses congénères humains, cet amour qui anime notre zèle à venir au secours des droits spirituels et moraux de nos frères humains, il approfondit et renforce cet amour, en sorte que nul orage desséchant ne puisse l'abattre et le faire mourir.

Mêmes pensées, dans le radio-message du même pape, pour son jubilé de vingt-cinq ans d'épiscopat, le 13 mai 1942 :

« A la table du Pain des forts, ils (les chrétiens) sentaient s'allumer dans leur cœur une ardeur qui proclamait et répandait partout l'énergie et la paix ; ils se sentaient frères et sœurs dans le Christ, nourris du même pain, abreuvés du même vin, unis dans la fraternelle société du même amour, de la même espérance qui ne trompe pas, étreints d'un lien interne et sublime qui, de mille cœurs et de mille âmes, fait une immense famille n'ayant qu'un cœur et qu'une âme... Et le centre de la foi est la pensée eucharistique, comme dans les premiers siècles et encore aujourd'hui. Son accroissement dans l'Eglise et son irradiation spirituelle et vivifiante sur l'humanité tourmentée d'égoïsme, d'envie, d'oppositions, de contradictions et de sécessions du dogme du Cénacle, doit se faire plus vivante et plus puissante pour appeler les cœurs à la divine Agape, pour les dégeler, pour les enflammer et préparer en eux la tiédeur du printemps, dans un concert de pensée et d'action fraternelle, qui les unisse tous et les maintienne unanimes et en paix autour du Dieu du tabernacle. »

De nouveau, au milieu de la guerre, le 7 sept. 1942, ce radio-message du même pontife au Congrès national eucharistique de Sao-Paulo, au Brésil :

« Le culte de l'Eucharistie et la fréquente communion à la divine Eucharistie servent à fomenter toujours davantage l'amour et l'unité avec le Cœur de Jésus, d'où ensuite ils débordent en charité et union fraternelle entre ouvriers et patrons, entre fidèles et clergé, entre sujets et autorités, entre nord et sud, entre citoyens du même Etat et des autres Etats, pour le bien commun de tous, dans une aussi vaste famille que l'est la patrie brésilienne. Même humainement l'union fait la force comme la désunion cause la ruine. Combien plus, quand il s'agit de l'union des âmes en Dieu, vivifiée par l'amour de Jésus-Christ et cimentée par lui ! »

Enfin, lorsque l'Encyclique *Mediator Dei* de 1947 rappelle que, par la participation à ce Pain unique, l'Eglise est unie très étroitement au Christ et que les fidèles sont également unis entre eux comme de véritables frères, lorsque en outre les fidèles sont avertis de s'attacher à tout ce qui confère une expression encore plus explicite à l'unité vivante du Corps mystique (II, 1), on voit quelle importance l'Eglise attribue précisément en notre temps au caractère social de l'Eucharistie. Prédication, catéchèse et, en résumé, tout le magistère ecclésiastique, doivent donc à l'avenir tenir compte d'un trait aussi nécessaire !

FIN

[10] Migne, *Patr. lat.*, CLXXX, 846 D.

LES SACREMENTS

Le sacrement de Pénitence

III

STRUCTURE DU SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

S'il y a un sacrement dont toute idée de magie est éliminée, c'est bien le sacrement de Pénitence qui réclame de nous une si grande contribution personnelle. Dans les autres sacrements, la part de l'homme existe : c'est ainsi que pour assurer l'efficacité de l'Eucharistie sur notre vie, nous devons par l'état de grâce et l'intention droite, nous disposer à bien recevoir cette nourriture divine. Mais alors que nos actes personnels ne faisaient que nous préparer à la réception fructueuse de la Sainte Eucharistie, dans le sacrement de Pénitence au contraire, le *repentir* que nous exprimons en *avouant* nos fautes et en sollicitant notre pardon, la *promesse* explicite que nous faisons de réparer, bref, tout ce retournement personnel, intime et profond, constitue un des éléments essentiels du rite auquel l'absolution du prêtre viendra donner valeur sacramentelle.

Pourquoi donc cette structure originale du sacrement de Pénitence ? — Pour deux raisons : le sacrement de Pénitence est un *jugement ;* il est aussi un *nouveau baptême.*

I. — *Il est un jugement*

Le sacrement de Pénitence se présente comme un Jugement porté sur un coupable. Vous vous rappelez les paroles du Christ, lorsqu'il institua ce sacrement : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ». Jésus donne aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de juger, c.-à-d. d'examiner à fond le dossier des coupables, de sonder leurs dispositions intimes, puis après ce jugement de rendre une sentence : ou bien pardonner, ou bien retenir, c.-à-d. refuser le pardon parce que le pénitent n'est pas dans les dispositions voulues. Donc, pour que le prêtre puisse juger et prononcer sa sentence, il faut que le pécheur lui fasse connaître ses fautes, lui manifeste son repentir et son ferme-propos, enfin répare ses fautes. Alors, sur ces bonnes dispositions, il fera tomber sa sentence qui ne se bornera pas comme les sentences des juges de la terre à déclarer innocent ou coupable celui qui est accusé mais qui opérera dans l'âme repentante du pécheur une transformation profonde ; après l'absolution du prêtre, Dieu de nouveau reconnaîtra cet homme pécheur comme son fils bien-aimé et l'Eglise récupérera un membre vivant du Corps mystique du Christ.

Mais d'où vient donc cette efficacité extraordinaire de la sentence du prêtre ? — De ce que ce Juge agit en représentant tout à la fois de l'*Eglise* et du *Christ.* Le jour de son ordination, l'évêque lui a redit les paroles de Jésus : « Recevez le St-Esprit ; les péchés seront remis... ils seront retenus... ». Plus tard, il lui a donné juridiction sur une paroisse déterminée. Il est donc bien réellemnet mandaté par l'Eglise dont il est le représentant et par le Christ dont il est le ministre. Aussi bien, comme l'indique la formule de l'absolution, il affirmera désormais « qu'en vertu de l'autorité » dont il est mandataire, il délie l'accusé des liens qui le retenaient loin de l'Eglise, puis poussant plus loin encore son action déclarera que le Christ, dont l'Eglise n'est que l'instrument, lui redonne son amitié et consent à reprendre avec lui l'intimité d'autrefois.

J'entends votre objection : que l'homme qui s'est séparé de Dieu et de toute la famille chrétienne par le péché mortel, vienne se faire pardonner par le représentant du Christ et de l'Eglise pour rentrer dans leur intimité, rien de plus juste. Mais pour nous qui n'avons commis que des péchés véniels, un acte de contrition, une bonne communion ne suffisent-ils pas ?... Sans doute. Mais, avez-vous réfléchi que votre péché, même véniel, de baptisé revêt une double culpabilité : une faute contre Dieu qui est, en effet, réparée par ce changement intérieur qui s'appelle la contrition, mais aussi une faute contre l'Eglise.

Au Baptême et à la Confirmation, vous vous êtes engagé à être un membre vivant et agissant du Corps mystique du Christ, à faire grandir ce Corps jusqu'à sa taille parfaite. Or, par votre péché véniel, par vos péchés même d'omission, par votre négligence à croître en sainteté dans l'Eglise, vous avez travaillé contre l'honneur de l'Eglise ; sur le pur visage de l'Epouse du Christ vous avez déposé bien des taches et causé bien des rides qui la défigure aux yeux des incroyants. Et ainsi, par votre faute, l'Eglise donne prise au mépris et aux insultes d'un monde malveillant. Ce manque d'amour à l'égard de la communauté chrétienne demande réparation devant cette même communauté chrétienne. Alors, ne pensez-vous pas qu'il est bon d'aller chercher le pardon aux pieds du représentant officiel de cette communauté, le prêtre, et de lui promettre plus d'amour désormais pour l'Epouse du Christ.

Voilà, me semble-t-il, ce que devrait toujours signifier notre venue au confessionnal. Comme nos confessions dites de dévotion si souvent stérilisées par la routine prendraient une autre allure et une autre valeur !

II. — *Il est un nouveau baptême*

Après ce côté juridique, un peu sec par conséquent, du sacrement de Pénitence, voici maintenant l'aspect mystère qui va nous montrer que les plus hautes réalités spirituelles sont engagées dans la liturgie de ce sacrement. En effet, comme le Baptême, dont il est le complément, le sacrement de Pénitence nous régénère en *nous plongeant à nouveau dans la Passion du Christ.*